LA RÉVOLTE

SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

Paraissant tous les huit jours

SOMMAIRE

La Révolution brise les obstacles, **E. Cœurderoy.**
Le Bachelier, (suite), **Zéphirin Ragaïnasse.**
Plus de répression, **Lamennais.**
Effets de la religion, **Letourneau.**
Les Beautés de l'administration, **Paul Degouy.**
Servitude volontaire, **Jules Lemaître.**
L'Enrichissement, **Th. Dostoiewski.**
Le Prisonnier, **Octave Mirbeau.**
La Revanche, **Charles-Albert.**
La Civilisation Minotaure, **E. Simon.**
Ce que nous voulons, **Paul Tachon.**
Mélanges et documents.

LA RÉVOLUTION
BRISE LES OBSTACLES

Que les réactionnaires refoulent la révolution de toute la débilité de leurs bras ; que les futurs dictateurs révolutionnaires en dénaturent l'esprit : qu'elle soit abandonnée, désertée, trahie et souffletée, elle s'échappera comme la vapeur comprimée, comme le flot contenu.

Elle rompra les digues, déchirera les décrets, se rira des discours, tordra les présidents et les législateurs, brisera les épées, démasquera les mouchards, démontera les gendarmes, fondra le plomb et mâchera le fer.

Vous êtes étranges vraiment, réactionnaires gouvernementaux ! Vous voulez que la Révolution ne passe pas, et partout vous lui frayez le chemin. Elle court de la mer du Nord à la Méditerranée, de l'Atlantique à la mer Noire, sur les rails de vos chemins de fer, sur les ponts de vos bateaux à vapeur, sur les fils de vos télégraphes électriques ; elle communique d'un continent à l'autre par la navigation maritime ; elle est sur les planches de vos bibliothèques et de vos théâtres, dans la tête de la jeunesse, dans les cauchemars de vos nuits. Vous en êtes entachés vous-mêmes, car vous êtes les descendants de la bourgeoisie, la démagogue échevelée du 10 août.

Ou pactisez avec la révolution ou hâtez vous de couper les rails des chemins de fer et les fils télégraphiques, d'incendier les bateaux à vapeur et les bibliothèques et d'interdire l'imprimerie par toute la terre. Reste à savoir si les pays amis de la liberté vous laisseront faire facilement ; mais vous êtes si forts ! !

Vous mentez au peuple, charlatans démagogues, qui lui promettez de fermer le gouffre des révolutions. L'abîme est béant depuis le commencement du monde et il dévorera jusque dans les siècles des siècles discours, décrets, manifestes, proclamations, constitutions et institutions avec lesquels, Danaïdes impuissantes, vous tenteriez de le combler.

Arrêter la Révolution ! ! Y avez-vous bien songé ? Empêchez donc le corps humain de se développer, le cœur de battre, le cerveau de penser, conjurez la foudre, contenez la terre qui tremble, immobilisez les vagues de la mer.

L'homme qui respecte sa conscience et l'intelligence du peuple lui répètera au contraire : L'abîme des révolutions doit rester ouvert, la est le salut.

Il faut que la Révolution passe et, la vérité, elle, passera à son jour, à son heure, assez à temps pour nous sauver. Elle passera par dessus les privilèges, les sénatus-consultes, les ukases impériaux, les réactions, les restaurations, les prorogations, les compressions, la famille prostituée et le bon Dieu catholique. On la verra au loin et on entendra longtemps parler, car elle mettra en mouvement la terre et la mer.

Et le jour où elle viendra, hommes de tous pays qui la servons, ramassons des feuilles de houx, des rameaux de cyprès, des ronces et des épines, il y en a assez sur le chemin de notre vie malheureuse, et brûlons, brûlons les piliers du vieil édifice avant qu'il ne s'écroule sur nous ! !

Des marteaux, de l'acier, des torches de résine, et faisons place nette ! !

Alignons en barricades les pierres des prisons, les créneaux des forteresses et les portes des cloîtres ! ! Fondons des canons de fusil avec les fers qui meurtrissent nos chairs et si le plomb nous manque, nous les chargerons avec des fragments de couronnes ! ! !

E. Cœurderoy.

De la Révolution dans l'homme et dans la Société, page 64 — 1852.

LE BACHELIER

(Suite)

L'Université pourrait facilement diminuer la grande part de hasard qui existe dans le baccalauréat, comme dans les autres examens. Elle semble l'avoir essayé, en donnant à chaque candidat, un *carnet scolaire*, avec ses notes, ses places, et l'appréciation de ses professeurs, depuis la classe de quatrième.

L'idée, qui était heureuse, n'a pas donné, à beaucoup près, les résultats qu'on en espérait. Il aurait fallu d'abord des appréciations sincères ; elles ne le sont pas, en général, et ne peuvent l'être. Tous les carnets, même ceux des plus mauvais élèves, sont remplis de notes élogieuses. Le professeur, très insuffisamment protégé par ses chefs, n'oserait exprimer franchement la mauvaise opinion qu'il a d'un candidat. Sa sincérité l'exposerait à des aventures désagréables. D'ailleurs, le proviseur et les professeurs eux-mêmes sont intéressés à ce qu'il y ait beaucoup d'élèves reçus, puisque c'est par là qu'on les juge : leurs notes en deviennent plus indulgentes. Même avec ces mauvais côtés, le carnet scolaire pourrait avoir une assez grande utilité, si l'élève était astreint à le remettre aux examinateurs et ceux-ci obligés d'en tenir compte. Il est regrettable pour les bons élèves que les professeurs de l'enseignement supérieur affectent de ne pas se préoccuper de l'opinion des professeurs de lycée.

Certains candidats ont, il est vrai, un moyen de diminuer les hasards de l'examen ; lorsque la surveillance est insuffisante, — ce qui arrive assez souvent, — ils copient la traduction de la version latine ou se font communiquer le plan du devoir français. Beaucoup de diplômes de bachelier, sans parler des autres, ont été obtenus ainsi. Cette manière de procéder, assez pratique, ne paraît blâmable que lorsqu'on se laisse prendre.

Entre toutes ces copies, d'où s'exhale la même médiocrité, le classement est très difficile et par suite très arbitraire. Les versions latines sont presque toutes mauvaises et les contre-sens y abondent ; les compositions françaises ont à peu près la même valeur, — négative ; — elles sont écrites, dans le même style vague et banal. S'il était possible de publier ces mauvaises traductions, ces dissertations lamentables, le baccalauréat n'y résisterait pas. Quand les membres du jury ont lu quatre ou cinq de ces horribles copies, ils sont plongés dans une sorte de torpeur intellectuelle qui les rend insensibles au mérite littéraire des candidats les mieux doués. Cet abrutissement très excusable, qui disparaît, je dois le dire, après la correction, leur enlève la responsabilité de leurs notes ; et s'ils les donnent trop souvent au hasard, il faut les en plaindre plus que les en blâmer.

A l'examen oral, après l'admissibilité, la part de hasard est beaucoup plus grande encore. Parmi les candidats, il en est de fort intelligents à qui leur timidité, un jour d'examen, fait perdre la moitié de leurs moyens ; d'autres, plus médiocres, ont beaucoup plus d'aplomb et répondent avec une assurance qui les sauve. Il est essentiel, pour obtenir son diplôme, de ne pas avoir la voix trop sourde, de ne pas être bègue. Les physionomies souriantes, éveillées, — même avec une intelligence inférieure, — constituent un avantage très marqué ; c'est ce qu'on appelle le « *coefficient de binette* ». Il n'est pas non plus inutile d'être le fils d'un haut fonctionnaire, d'un personnage influent.

Le sort du candidat dépend, beaucoup plus qu'on ne le croirait, du caractère de ses examinateurs, de la tranquilité de leur ménage, de l'état de leur santé, de leurs digestions bonnes ou mauvaises.

Les professeurs bilieux sont intraitables, et les candidats, même les meilleurs, ont de sérieuses raisons de les redouter. Quelques examinateurs que le baccalauréat ennuie plus particulièrement affectent une attitude rêche et hautaine qui démonte le candidat le mieux trempé ; on voit qu'ils se sentent faits pour une besogne plus relevée, pour réciter pendant plus d'une heure des tirades littéraires et historiques, devant les banquettes éternellement vides d'une salle de faculté. Les plus jeunes professeurs, qui ont leur réputation à faire, interrogent souvent pour le public et posent des questions d'une extrême difficulté, pour avoir le plaisir d'y répondre eux-mêmes. Dans la même session, il pourra arriver qu'on demande à un candidat le nom de la femme de Louis XVI et à un autre, le nom du gendarme qui a fracassé la mâchoire de Robespierre. Les auteurs grecs ou latins, inscrits dans le programme, ne sont pas également difficiles, et tel rhétoricien qui a été reçu pour avoir eu à expliquer du Xénophon, aurait été probablement collé si on lui avait demandé de traduire quelques vers d'Euripide ou de Sophocle.

Il n'y a pas d'examen qui soit, plus que le baccalauréat, rempli de hasard et d'imprévu ; il n'y en

a pas de plus arbitraire et par conséquent de moins sérieux. L'Université a fini par s'en rendre compte, mais le remède qu'elle a essayé d'y apporter est pire que le mal : persuadée que presque tous les candidats méritent également d'être reçus ou de ne pas l'être, sans réformer le baccalauréat, elle s'efforce de le rendre abordable à tous. Le diplôme que l'on considère, — de moins en moins d'ailleurs, — comme la preuve de sérieuses études, les élèves les plus, les moins capables de réflexion, les moins susceptibles de culture, finissent par l'obtenir, et le bachelier est devenu le plus terrible argument contre le baccalauréat.

(*Fabrique de pions.*)

Zéphirin Raganasse.

PLUS DE RÉPRESSION

La législation même instituée pour la répression des vrais délits changera de caractère. Un esprit de miséricorde et de douce compassion y remplacera l'esprit de vengeance, l'idée fausse et sanglante d'expiation. On verra dans le criminel un frère égaré qu'on doit plaindre, éclairer, ramener; un malade que l'on doit s'efforcer de guérir s'il est guérissable, empêcher de nuire aux autres et à soi-même s'il ne l'est pas. L'amélioration du coupable sera le but de la punition. Comment sa souffrance pourrait-elle être une réparation pour la société ?

Lamennais.

EFFETS DE LA RELIGION [1]

Le grand méfait du christianisme, celui qu'on ne saurait lui pardonner, a été la sauvage intolérance. Le joug sanglant que la religion de Jésus a fait peser sur l'élite de l'humanité, sans être directement prescrit dans l'Evangile, y existe pourtant en germe dans les versets où le messie chrétien proclame qu'il est venu diviser et non pas unir, séparer l'homme d'avec son père, la fille d'avec sa mère, apporter non la paix mais l'épée. Les préceptes une fois posés, des fanatiques se sont chargés d'en tirer les conséquences pratiques. Dès qu'il cessa d'être persécuté, le christianisme devint violemment persécuteur. Théodose prohiba les cultes comme des ennemis. L'esprit du moine Cyrille se ruant sur Hypathie avec la populace d'Alexandrie a été, dès l'origine, l'esprit de l'Eglise. Pendant un millier d'années, penser a été un crime et l'Inquisition n'a fait que marquer le terme dernier de la fureur cléricale. Au nom d'une religion dite de paix et d'amour on a emprisonné, torturé, brûlé. Sous le seul règne de Charles-Quint, d'après Grotius (2), cents mille hérétiques ont été exterminés dans le Pays-Bas par la main du bourreau. D'après un calcul très modéré. Llorente (3) évalue au chiffre de 341.021 le nombre des malheureux rigoureusement pénitenciés ou brûlés, soit réellement soit en effigie par la très sainte Inquisition rien que dans l'Espagne continentale. Le même écrivain estime que cinq cent mille familles ont été ainsi détruites.

Mais les conséquences de ces horreurs vont bien au delà des ruines semées et des existences fauchées : elles pèsent encore sur nous. Descendants tardivement émancipés d'une race qui avait désappris à penser librement, nous avons contracté le pli héréditaire de la servitude intellectuelle et d'instinct nous nous courbons sous un joug brisé. L'intelligence européenne d'aujourd'hui est paralysée par une lâcheté ancestrale et l'opinion publique est foncièrement rétive à toute idée nouvelle.

(*L'Évolution religieuse*).

Letourneau.

(1) *L'Evolution Religieuse*, 1 vol. chez Reinwald, 15, rue des Saints-Pères.

(2) Grotius-Annales de Rebus Bel, liv. 1, p. 12 (Cité p. Gilbon Dec. emp. romain XVII.

(3) Llorente. Hist. crit. Inquis. d'Espagne.

LES BEAUTÉS DE L'ADMINISTRATION

La demi-journée de Jean-Pierre

Jean-Pierre est réveillé, un beau matin, par son ami le cantonnier.

— Jean-Pierre, j'ai besoin de toi. Cette nuit, au cours de l'orage, de grands blocs de pierre ont dégringolé de la montagne sur la route. Il faut déblayer la chaussée. Il y a urgence. Viens me donner un coup de main. Dans quelques heures ce sera fini.

Jean-Pierre se lève et se met au travail. Une demi-journée lui suffit. Vers midi, la route a repris son aspect accoutumé. On doit un franc cinquante à ce brave homme, pour sa peine.

J'éprouve le besoin de vous raconter à la suite de quelles incroyables péripéties administratives Jean-Pierre pourra être payé.

L'incident qui a donné lieu à l'intervention de Jean-Pierre s'est produit dans les premiers jours du mois. Je remarque d'abord que jusqu'à la fin de ce mois la « Feuille d'attachement » sur laquelle a été portée cette unique demi-journée, restera entre les mains du cantonnier. D'ici-là toutes les semaines, le chef cantonnier visera cette feuille. Le conducteur des ponts et chaussées la visera tous les quinze jours. Le 30 du mois, cette pièce, revêtue de quatre visa du chef cantonnier et de deux visas du conducteur, sera définitivement arrêtée par le cantonnier qui la signera et l'enverra au conducteur. Celui-ci l'arrête à son tour et la signe. Il inscrit la demi-journée de Jean-Pierre : 1° Sur son « Carnet d'attachement » ; 2° sur son « Sommier » ou Grand Livre.

Cela fait, le conducteur porte la demi-journée en question sur une « Situation mensuelle » signée par lui et envoyée à l'ingénieur ordinaire en même temps que la Feuille d'attachement dont nous avons parlé. L'ingénieur reçoit ce dossier vers le 5 du mois suivant.

L'ingénieur ordinaire fait vérifier le dossier par ses bureaux. La dépense est portée sur son Livre de comptabilité. Puis il signe à son tour la Feuille et la Situation.

Mais, pour faire payer Jean-Pierre, l'ingénieur est dans l'obligation d'établir un « Rôle » de journées dont trois copies sont faites par ses bureaux : la minute et deux expéditions.

A l'appui de ce Rôle, l'ingénieur joint un « Certificat pour payement » établi également en minute et deux expéditions.

Inutile de dire que toutes ces pièces sont signées par l'ingénieur et que la demi-journée de Jean-Pierre est portée sur « l'État sommaire » des dépenses faites par le service de cet ingénieur.

Les deux expéditions du Rôle et les deux expéditions du Certificat sont envoyées à l'ingénieur en chef du département. Après vérification des pièces, celui-ci fait inscrire la dépense en question sur son « Registre de comptabilité. » Il signe les rôles et les certificats. Puis il établit un « Mandat de paiement » pour un franc cinquante et adresse au Trésorier payeur général, sous un bordereau d'envoi : 1° le Mandat ; 2° un des deux Rôles établis par l'ingénieur ordinaire ; 3° un des deux certificats.

Le Trésorier-payeur-général fait examiner les pièces par ses bureaux. Elles sont régulièrement établies. Il appose donc sur le mandat son timbre : *Vu, bon à payer.*

A titre de pièces justificatives, il garde devers lui le Rôle et le Certificat. Le mandat seul est retourné à l'ingénieur en chef.

Celui-ci fait enregistrer ce Mandat par ses commis et l'envoie à l'ingénieur ordinaire en y joignant un « Bordereau » qui sert de récépissé. L'ingénieur ordinaire en renvoyant ce Bordereau à son chef hiérarchique, lui accuse réception du Mandat. Inutile d'ajouter que les mêmes formalités se retrouvent quand il s'agit de transmettre le Mandat au conducteur. Bref, après avoir passé des mains du conducteur dans celles du chef cantonnier et du cantonnier, cette pièce finit par arriver à son destinataire, Jean Pierre, qui signe un Récépissé et peut, enfin, aller toucher 1 fr. 50 chez le percepteur voisin... Quand je dis que Jean Pierre « signe », c'est une supposition. Il peut ne pas savoir écrire son nom. Auquel cas il faut qu'il emmène chez le percepteur deux témoins qui apposent leurs signatures au bas de la déclaration suivante : « Nous soussignés, certifions que le sieur Jean Pierre a été payé en notre présence et qu'ayant déclaré ne savoir signer, il a fait une croix à titre d'émargement ».

Je renonce maintenant à suivre ce mandat de 1 fr. 50 à travers le labyrinthe de l'administration des finances. Je ferme les yeux sur les écritures, auxquelles il va désormais donner lieu dans les bureaux du percepteur, du receveur particulier et du trésorier-payeur-général. Je ne veux pas savoir davantage dans quelles statistiques entrera cette fameuse demi-journée. Il faut savoir se borner. Et je me borne à constater que, pour payer à Jean-Pierre — cinquante ou soixante jours après le travail accompli — le prix de sa demi-journée, nous avons déjà noté au passage une douzaine d'imprimés différents revêtus d'une trentaine de signatures.

J'ai tenu à raconter cette lamentable histoire qui vient tout de suite à l'appui d'une des conclusions de mon récent article sur la Paperasserie.

Je disais qu'une des causes principales de cette paperasserie était la répartition défectueuse de la responsabilité — ou, si vous aimez mieux — de la compétence administrative. J'estime, en effet, que des affaires d'un certain ordre doivent être tranchées par des agents d'un certain grade. Je considère même comme absolument injurieuse pour un conducteur des Ponts et Chaussées, pour un ingénieur ordinaire, pour un ingénieur en chef, cette multiplicité de précautions prises à la fois par l'Administration des Ponts et Chaussées et par l'Administration des Finances, quand il s'agit de remettre simplement à Jean-Pierre le prix de sa demi-journée. Oui, tout cela est injurieux, mais c'est encore plus illogique qu'injurieux, car ces mêmes agents auxquels on refuse le droit d'acquitter, au moyen d'une provision déterminée, des menues dépenses de cet ordre, ont qualité, dans la pratique, pour engager, sur plusieurs crédits à leur disposition, des dépenses relativement considérables, et pour débattre de gré à gré — avec des entrepreneurs, par exemple — des intérêts infiniment plus considérables. J'insiste sur ce dernier point :

Tous les mois, conducteurs et ingénieurs, d'un bout de la France à l'autre règlent, en tête à tête avec les entrepreneurs, des comptes portant des centaines de mille francs et quelquefois sur des millions. Des transactions interviennent. On établit des cotes mal taillées. On cherche des compensations. Sur un lot de trois millions de travaux, l'entrepreneur présente des réclamations s'élevant parfois à 2 ou 300,000 francs. On discute. Et tout finit par s'arranger. Moyennant 100 ou 150,000 francs, l'entrepreneur, après avoir bien bataillé, consent à abandonner tous ses chefs de réclamations... et le fonctionnaire qui présente un règlement de comptes, d'accord avec l'entrepreneur, reçoit des félicitations pour n'avoir pas soulevé de difficultés !

Je demande à qui de droit de m'expliquer comment il est possible de concilier une comptabilité si compliquée et si rigoureuse, quand il s'agit de menues dépenses réellement effectuées, avec la latitude laissée aux agents des ponts et chaussées quand il s'agit d'apprécier les dépenses considérables très insuffisamment contrôlées. Pourquoi tant de précautions d'un côté ? pourquoi tant de confiance de l'autre ? Je ne comprends pas.

Paul Deguuy.

(*L'Eclaireur de l'Est*).

SERVITUDE VOLONTAIRE

Sauf les jours où elle devient furieuse, la foule est bonne, patiente, désintéressée, compatissante. Au théâtre surtout, elle n'apporte point de haine. Car sa présence même dans ce lieu de divertissement indique qu'elle a voulu, pour un soir, oublier sa misère et l'injustice de sa destinée. Le peuple ne saurait être méchant dans l'instant même où il s'offre un plaisir d'art, un plaisir de bourgeois ou

de noble. Il peut bien alors, si on lui donne un drame révolutionnaire, s'il y retrouve les déclamations et les chimères dont il a coutume de se nourrir, y applaudir avec frénésie : mais cela le soulage et l'apaise, et toute sa rancune et toute sa colère amassées s'en vont dans cet applaudissement. Cela est touchant, quand on y songe. Il y a là des malheureux qui ont tant souffert, qui travaillent si dur, qui sont si pauvrement lotis dans le partage des biens de la terre, que je comprendrais leur révolte, même aveugle et sanglante. Eh bien ! pourvu qu'on leur montre des images de cette révolte, des tableaux grossièrement enluminés de ce règne de la justice, qui jamais n'adviendra, ils sont contents, ils restent tranquilles, ils s'amusent comme des petits enfants. Ces vaines représentations leur suffisent. Et il ne faut peut-être que les bercer avec des contes bleus révolutionnaires, où l'on mettra beaucoup de Berquin et un peu d'Evangile, pour qu'ils oublient de faire des révolutions.

(*Impressions de théâtre*). Jules LEMAITRE.

L'ENRICHISSEMENT

J'aimerais mieux errer toute ma vie et coucher sous la tente des Khirghizes que de m'agenouiller devant l'idole des allemands.

— Quelle idole ? demanda le général qui commençait à se fâcher pour de bon.

— L'enrichissement ! Il n'y a pas longtemps que je suis né : mais ce que j'ai vu chez ces gens-là, révolte ma nature tartare. Par Dieu ! je ne veux pas de telles vertus ! J'ai eu le temps de faire dans les environs un bout de promenade vertueux. Eh bien, c'est tout à fait comme dans les petits livres de morale, vous savez, ces petits livres allemands, avec des images ? Ils ont dans chaque maison un *cater* très vertueux et extraordinairement honnête, si honnête et si vertueux qu'on ne l'approche qu'avec effroi ; le soir, on lit en commun des livres de morale. Autour de la maison on entend le bruit du vent dans les châtaigniers ; le soleil du soir enflamme le toit et tout est extraordinairement poétique et familial... Ne vous fâchez pas, général. Permettez-moi de prendre le ton le plus touchant possible. Je me souviens moi-même que feu mon père, sous les tilleuls, dans son jardinet, pendant les beaux soirs, nous lisait aussi, à ma mère et à moi de pareils livres... Eh bien ! chaque famille ici est dans l'esclavage absolu du *cater* Tous travaillent comme des bœufs, tous épargnent comme des juifs. Le *cater* a déja amassé un certain nombre de florins qu'il compte transmettre à son fils aîné avec sa terre : pour ne rien détourner du magot, il ne donne pas de dot à sa fille, à sa pauvre fille qui vieillit vierge. De plus, le fils cadet est vendu comme domestique ou comme soldat, et c'est autant d'argent qu'on ajoute au capital. Ma parole ! c'est ainsi : je me suis informé. Tout cela se fait par honnêteté, par triple et quadruple honnêteté ; le fils cadet raconte lui-même que c'est par honnêteté qu'on l'a vendu. Quoi de plus beau ? La victime elle-même se réjouit d'être menée à l'abattoir. D'ailleurs le fils aîné n'est pas plus heureux. Il a quelque part une *amalchen* avec laquelle il est uni par le cœur, mais il ne peut pas l'épouser parce qu'il n'a pas assez de florins. Et ils attendent tous deux sincèrement et vertueusement. Ils vont à l'abattoir avec le sourire sur les lèvres ; les joues de l'*amalchen* commencent à se creuser ; elle sèche sur pied. Encore un peu de patience ; dans vingt ans la fortune sera faite, les florins seront honnêtement et vertueusement amassés. Alors le *cater* bénira son fils, un jeune homme de quarante ans, et l'*amalchen*, une jeunesse de trente-cinq, à la poitrine plate et au nez rouge. A ce propos il pleurera, il lira de la morale et puis... il mourra. L'aîné deviendra à son tour un *cater* vertueux et la même histoire recommencera. Dans cinquante ou soixante-dix ans, le petit-fils du premier *cater* continuera l'œuvre, amassera un gros capital et alors... le transmettra à son fils ; celui-ci au sien, et après cinq ou six générations, naît enfin le baron de Rotchschild ou Hoppe et Cie ou le diable sait qui. Quel spectacle grandiose ! Voilà le résultat de deux siecles de patience, d'intelligence, d'honnêteté, de caractère, de fermeté... et la cigogne sur le toit ! Que voulez-vous de plus ? Ces vertueuses gens-là sont dans leur droit quand ils disent : ces scélérats ! en parlant de tous ceux qui n'amassent pas, à leur exemple.

(*Le Joueur*) Th. DOSTOIEWSKI.

LE PRISONNIER

Le sergent Millard s'en revenait de relever des sentinelles et rentrait au camp. Il traversait une grande plaine coupée, çà et là, par de petits carrés de bois. Le ciel était gris. Il bruinait. Le sol détrempé et boueux poissait aux chaussures. Pas une silhouette, dans la plaine, d'hommes ou d'animaux ; au-dessus des fermes, récemment abandonnées par les paysans, pas une fumée. Au loin, apparaissait, légère et bleue comme une nuée, la cathédrale de Chartres.

Depuis cinq jours que notre régiment de mobiles campait aux portes de Saint-Luperce, devant cette grande étendue silencieuse et morne, chacun, à tout instant s'attendait à voir s'abattre, dans la plaine, les Prussiens. On les disait à Chartres. Et plusieurs fois, le soir, nous avions cru entendre, non sans un frisson dans les moelles, nous avions cru entendre, venant de Chartres et portées jusqu'à nous par le vent, des musiques sauvages et des clameurs de massacre.

La veille, en nous passant en revue, le colonel nous avait dit :

— Mes enfants, ce sera sans doute pour demain... Ah ! ah ! j'espère que vous allez m'en descendre de cette vermine-là !... Pas de quartier, nom de Dieu ! Et vive la France !

Le colonel était un peu hâbleur. Il aimait à jouer au vieux grognard. Mais ce n'était pas un méchant homme, Il faisait même, tout ce qu'il pouvait pour nous rendre tolérables nos souffrances et nos fatigues.

Malgré la prédiction du colonel, la matinée du lendemain s'était écoulée pareille aux autres. Rien n'avait bougé dans la plaine. Pourtant le colonel, impatient, s'était porté à deux cents mètres en avant du camp, avec ses clairons ; il avait fait exécuter une héroïque sonnerie de défi, dans la direction de Chartres. Mais rien n'avait bougé dans la plaine. Il était revenu furieux, clamant :

— Des vaches !... Je vous dis que ce sont des vaches !... Mais patience !... A coup de pied nous les reconduirons sous les murs de Paris... à coups de pied, m'entendez bien !... Nous allons rire mes enfants !

Et le reste du jour, les deux mains derrière le dos, maugréant, il se promena dans le camp, parmi les hommes qui préparaient la soupe du soir.

***

Le sergent Millard rentra vers quatre heures. Et ce fut, dans le camp, une stupéfaction... Le sergent tenait par la bride un cheval de Prussien... et sur la selle était ficelé un paquet de hardes sanglantes. Derrière, un homme portait triomphalement, au bout de son fusil, un casque ; un autre, une cuirasse ; un troisième traînait un grand sabre de cavalerie ; un quatrième brandissait dans l'air une carabine. Le visage du sergent rayonnait.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda le colonel... Il me semble que c'est une défroque de Prussien... Où as-tu trouvé cela, nom de Dieu !

Et le sergent Millard conta :

— Mon colonel, voici l'histoire... Je rentrais avec mes hommes... je longeais un petit bois... quand, tout à coup, à l'angle du bois, je me trouve nez à nez avec un grand diable de cavalier.... Je fus saisi... Il fut saisi.... Je m'arrêtai... Il s'arrêta... D'abord je ne pensai pas que ce pût être un Prussien... Pourtant il avait un casque et un large manteau blanc qui recouvrait toute la croupe de son cheval... Et voilà, pendant que je l'examinais, que le cavalier jette son casque par terre, dégrafe son manteau et le jette par terre... déboucle son sabre et le jette par terre... Et voilà que lui-même descend de cheval.. et qu'il agite les bras, et qu'il dit en s'avançant vers moi : « Vous bon Français... Moi, bon Prussien... Moi aller avec bon Français ! » Il n'y avait plus de doute... C'était un Prussien... Mais jamais je n'aurais cru qu'un Prussien pût avoir une aussi bonne figure... Il était blond et rose... il avait des yeux très doux... « Empoignez-moi cette vermine-là ! », dis-je à mes hommes.

Le Prussien se laisse faire sans résistance... Au contraire, il semblait heureux... et il répétait dans son jargon : « Moi, femme là-bas... Moi, petits enfants là-bas !... Moi, plus guerre, plus guerre ! »

— Oui, enfin, il se rendait ? demanda le colonel dont le visage devint grave, soudainement...

— Il se rendait, mon colonel, répondit le sergent Millard qui poursuivit son récit. J'étais très content d'avoir pris un Prussien... et, en même temps, j'étais très embêté... Je ne savais pas ce que je devais faire de cette vermine-là. Je me dis : « Si je le ramène vivant... peut-être que le colonel ne sera pas content, puisqu'il nous a recommandé d'en tuer autant qu'on pourrait. » D'un autre côté, il me faisait deuil de passer par les armes un homme si doux, et qui ne voulait pas nous faire de mal ! Je demandai conseil à mes hommes : « Quoi que vous feriez à ma place ? » Les hommes hochèrent la tête. Ils ne savaient pas, non plus... Alors je me rappelai, mon colonel, que vous nous aviez dit : « Pas de quartier ! » Cela me décida... Il y avait auprès de nous, débordant le talus du bois, un hêtre, un gros hêtre... J'ordonnai d'attacher, avec des courroies, le Prussien au tronc du hêtre... Le Prussien pâlit... « Vous, bon Français, suppliat-il... Moi, plus guerre, moi, femme là-bas... moi, petits enfants !... moi, pas mourir ! » Je disposai les hommes à dix mètres de l'arbre... Les fusils étaient chargés : « Vous pas me tuer ! » gémissait le prisonnier ; vous, bon Français, puisque moi, plus guerre ! » Cela me fendait le cœur... J'avais envie de pleurer, à l'entendre... « Feu ! » commandai-je !

Il y eut un silence d'angoisse. Le colonel était devenu livide et baissait la tête.

— Nous avons pris son manteau et sa tunique, reprit le sergent Millard ; nous avons rapporté ses armes... et son cheval... Il est toujours là-bas, attaché au tronc du hêtre... Nous avons pris aussi sa montre, que voilà... et son porte-monnaie, que voilà aussi... Il était vide...

Nous avons laissé, au pied du hêtre, des lettres qu'il avait dans un petit sac de cuir, avec des photographies... »

Le sergent allait encore raconter d'autres histoires. Mais le colonel l'interrompit, d'une voix rude et qui, pourtant, tremblait :

— Assez !... tais-toi !... tu es un assassin !...

Pui il appela l'adjudant :

— Empoignez le sergent Millard... et amenez-le à Saint-Luperce, au quartier général... J'y serai dans une heure.

Il commanda une corvée de six hommes, à la tête de laquelle il se mit, et il se rendit dans la plaine, vers le petit bois où le soldat prussien avait été laissé mort et attaché au tronc du hêtre. Il fit creuser un trou au pied du hêtre, ensevelit le Prussien, et planta sur la fosse comblée une branche en forme de croix. La nuit était venue, une nuit sans lune et maussade.

Les hommes avaient travaillé en silence ; lui n'avait pas, non plus, prononcé une parole autre que de brefs ordres.

Le soir même, il avait constitué un conseil de guerre.

Les délibérations ne furent pas longues. Le sergent fut condamné à mort. La sentence portait que l'exécution devait avoir lieu le lendemain, au petit jour.

A partir de ce jour, durant la campagne, où

son régiment ne se trouva pas une fois en présence de l'ennemi, le colonel ne parla plus de vermine, ni de vaches, ni de reconduire les Prussiens, à coups de pied, jusque sous les murs de Paris.

Ce n'est que plus tard, rentré dans la vie civile et redevenu conducteur des ponts et chaussées, ce qu'il était avant la guerre, que, l'impression de ce drame s'étant peu à peu effacée, il aimait à raconter, le soir, au café, ses prouesses, et le grand combat de Saint-Luperce, où ses mobiles avaient tué, à la baïonnette, tant de Prussiens, près d'un petit bois... On pouvait y aller voir, nom de Dieu!... Il y avait, au pied d'un hêtre, une grande fosse, pleine de cadavres! ah mais!

(*Echo de Paris.*) Octave Mirbeau.

LA REVANCHE

Les hommes l'avaient rejeté parce qu'il n'avait pas voulu se plier à leur code, l'autorité, fléchir le genou devant leur dieu, l'argent, adopter leur genre de vie, la débauche. Alors, il avait compris la tâche qui lui était dévolue, et, sans hésitation, une flamme d'enthousiasme aux yeux, un pli d'inflexible volonté aux lèvres, il avait commencé sa rude existence d'apôtre, prêchant partout l'Amour, la Paix, la Justice, la Liberté. Oh! qu'il avait lutté ce vieux à barbe inculte qu'on rencontrait par les chemins, cassé en deux sur son bâton. Pendant plus d'un demi-siècle, moqué comme un fou, honni comme un criminel, traqué comme une bête malfaisante, emprisonné, proscrit, mutilé sur les barricades, rongé de fièvre dans les bagnes, rien n'avait entamé sa conviction, rien n'avait refroidi son ardeur pour l'Œuvre sainte à laquelle il avait un jour donné sa vie. Pendant plus d'un demi-siècle, partout où il y avait eu des iniquités à flétrir, des préjugés à combattre, des courages à relever, on avait entendu sa voix dominant comme un chant de vérité l'assourdissant chorus des ambitions humaines.

Puis, un jour, d'elle-même, cette voix s'était tue. Ce n'était pas qu'en l'avenir sa foi robuste l'eût quitté. Mais l'âge avait tari ses forces. Son corps n'était plus le serviteur fidèle de l'esprit resté si jeune et si puissant.

La fin venait du sacrifice à la cause tant aimée qu'avait été son existence. Les heures qui lui restaient à vivre, il les voulait passer dans le recueillement et le pouvait sans trahison, car l'idée dont il s'était fait l'apôtre ne restait pas sans défenseurs. C'était la joie de sa vieillesse de voir toujours plus drue, plus luxuriante, plus riche en promesse la jeune moisson se lever.

Donc, un jour, il avait brûlé ses manuscrits, ces pages d'une écriture fiévreuse qui lui rappelaient l'ardente lutte; il avait brûlé ses livres, les œuvres des grands philosophes dont la substantielle pensée avait nourri la sienne, les œuvres des artistes sublimes où son verbe avait acquis la pureté et l'éclat, où il avait appris la forme séduisante dont il faut vêtir la vérité pour la montrer aux hommes.

Après cet acte solennellement accompli, qui fut le signe sensible de sa retraite et la fit irrémissible, un désir intense l'obséda. Depuis longtemps banni de France, il avait la faiblesse de vouloir mourir sur cette terre natale qu'il aimait, dans ces robustes Ardennes où il avait connu les seules heures douces de sa vie si troublée. Qui le reconnaîtrait au milieu des bois? Qui songerait à l'inquiéter? L'âge ne s'était-il pas chargé mieux que personne de le rendre inoffensif?...

Aujourd'hui, son envie satisfaite, il habitait cette forêt, et dans sa maisonnette bâtie en plein bois, des mois entiers se passaient sans qu'il vît d'autre visage humain que celui de la vieille aux trois quarts idiote lui montant chaque jour du hameau sa frugale nourriture.

Et pourtant, dans sa solitude, il goûtait d'ineffables joies. Car en l'octogénaire dont l'âge avait raidi les membres et plié les reins, demeurait une immense sympathie pour tout ce qui vivait, tout ce qui bougeait, tout ce qui sentait. L'appétit de vivre et de jouir que, pendant les années jeunes, nous percevons en nous, agissant et robuste, était resté pour lui une sensation troublante, aiguë, fortifiant comme une sève généreuse sa large conception du monde. Dans chaque brin d'herbe perçant la terre, dans chaque feuille crevant le bourgeon, dans chaque insecte brisant sa chrysalide, il suivait, devenue presque visible à son imagination, cette activité qui marche triomphante à la perpétuation de l'espèce, cette volonté qui plonge ses racines au plus profond de l'être, qui est l'être même et qui tend au but suprême et dernier de tout vivant; la procréation d'autres vivants. La libre satisfaction des appétits individuels, réalisation de l'idéal qu'il avait pris tant de peine à faire aimer des hommes, il la contemplait à son aise chez les végétaux croissant autour de sa demeure, chez les bestioles bourdonnant en l'air ou rampant à terre. Et reconforté par ce bienfaisant spectacle, les dernières heures qui lui restaient à dépenser s'achevaient paisibles en un acte de fervente adoration à la Toute-Bonté, à la Toute-Beauté, à la Toute-Puissance de la vie.

N'avait-ce pas été toujours son unique préoccupation; le respect dû à l'existence, son rêve le plus cher; la triomphante apothéose de la vie!

Tout petit encore, quand les autres enfants du village jouaient à torturer des hannetons, ne se détournait-il pas déjà pour laisser passer l'insecte sur la poussière de la route, ne transportait-il pas jusqu'à son trou la fourmi trébuchante sous le grain trop lourd!

Et plus tard, dans l'ardente fournaise des luttes sociales, n'était-ce pas toujours cette grande idée : les droits imprescriptibles de l'individu, qu'il avait tenté de jeter comme une base d'entente au milieu des discussions si âpres des écoles, de semer comme un bon grain, qui tôt ou tard, après des siècles même, porterait son fruit!

Oh! que de fois elle avait empli son âme d'une indicible tristesse, la déchirante clameur qui monte vers la nue de l'humanité meurtrie! Que de fois il avait maudit son impuissance en distinguant dans les modulations sinistres de cette clameur immense la révolte hurlante de l'être jeune et fort qu'on opprime, le bouillonnement sourd de la sève qu'on refoule! Ses pages les plus admirables, ses harangues les plus vibrantes, celles où l'on sentait passer le souffle du prophète, ne les avait-il pas prononcées contre l'engrenage implacable qui, à chaque tour de roue, broie des existences, et contre la furie livide, échevelée, sanglante qui traverse le monde un glaive en main et sans répit, sans pitié, sans fatigue, tranche des têtes d'hommes!

(*A suivre.*)

Charles-Albert.

LA CIVILISATION MINOTAURE

Toutefois, faut-il l'avouer, une pensée m'obsède plus encore, que sont toutes les machines industrielle, si brutales et si meurtrières qu'elles soient comparées à cette autre machine sociale, tout aussi implacable, mais plus vaste et plus lourde qu'on appelle une civilisation européenne? Qui saura jamais le nombre de ceux qu'elle écrase lentement sous le poids de souffrances morales ou physiques, pires que la mort (1)?

(1) Combien l'indissolubilité légale du mariage par exemple n'a-t-elle pas fait de désespérés.

Et pourtant il y a une chose plus terrible à mon avis : c'est l'indifférence ou tout au moins la résignation facile avec laquelle on en subit ou on accepte les menaces toujours suspendues et à chaque instant réalisées. On semble les admettre comme des conditions inévitables de la civilisation, et si l'on y échappe on s'estime heureux. Quant à ceux qu'elles ont frappés, on se console, en se disant, qu'après tout, il y a des bureaux de bienfaisance, des hospices... et même des prisons.

Les consciences arrivent ainsi à un endurcissement effrayant.

E. Simon.

Sur la Terre et par la Terre.

CE QUE NOUS VOULONS

Les estomacs craintifs des filles amaigries
Murmurent : Qu'aurons-nous demain à triturer?
Les pauvresses s'en vont, voulant les rassurer,
Les unes aux trottoirs, les autres aux mairies.
Les ventres affamés ont bien vite rendu
Les vingt sous du passant, le pot-au-feu du mâle,
Mais l'amour pousse un cri plus lugubre qu'un râle,
Car il se fait horreur sitôt qu'il est vendu.
Le mensonge des corps est une flétrissure.
O vendeuse d'amour aux rires décevants,
Ta lèvre qui grimace en tes baisers savants
N'est que de la chair à souillure.

Les emblèmes joyeux que traînent les conscrits
Leur disent : Nous allons vous couronner de gloire!
Les malheureux s'en vont, — mais toujours après boire, —
Agiter leurs chapeaux en poussant de grands cris.
Leurs chants ne durent pas : aux postes des casernes
Des mots sont placardés qui menacent de mort
Et chacun d'eux, courbé sous la loi du plus fort,
S'affale le front bas, l'esprit creux, les yeux ternes,
Les hommes sans vouloir sont des êtres sans nom.
O soldat qu'a couché l'infâmante maîtrise,
Ton bras qu'un ordre bref agite ou paralyse
N'est que de la chair à canon.

Nos cœurs irradiés en un rêve puissant
Se gonflent de douleur au su de leurs misères.
Ces filles sont nos sœurs et ces soldats nos frères ;
Leur chair est notre chair et leur sang notre sang.
Leurs dégoûts répétés nous étreignent la gorge,
Leur honte nous blêmit et nous grinçons les dents
Devant tous les goujats dont les doigts impudents
Serrent l'humanité dans un étau de forge.
Nous voulons, ô soleil aux superbes rayons,
Que tu n'éclaires plus dans l'humaine nature
Des lèvres qui ne sont que des chairs à souillure.
Des bras que des chairs à canons.

Paul Tachon.

MÉLANGES & DOCUMENTS

L'État territorial tire son origine du même fait que la famille : *la propriété*. Des femmes, étant devenues, grâce à la force brutale, la chose d'un homme, celui-ci a exigé d'elles la fidélité. Non pas, certes, par un sentiment de délicatesse dont on n'avait aucune idée dans la période de la sauvagerie, mais simplement parce que l'infidélité eût été une atteinte portée au droit de propriété. C'est par ce droit barbare que s'est constituée, à la longue, la famille, telle qu'elle existe aujourd'hui. Il en a été de même de l'Etat. Les chefs de bandes de pillage ont été obligés de créer un ensemble d'institutions pour défendre leur territoire, c'est-à-dire pour empêcher d'autres chefs de bandes d'y lever un tribut. Ces institutions défensives ont produit avec le temps une série de rapports fort complexes entre le chef et ses sujets, et peu à peu l'organisation de l'Etat territorial tel qu'il existe aujourd'hui.

(*Les Luttes entre sociétés humaines.*)

J. Novicow.

Parmi les grands, il en est quelques-uns sans doute qui rougiraient de mettre la main dans la poche d'autrui, mais en est-il un seul qui ne fût prêt à dévaliser le trésor public.

Marat (1774).

L'Imprimeur-Gérant, J. Billot.